Tim Ingold

« Le souvenir est la voie de l'avenir »

Pour lui, tout fait sens, tout fait signe. L'anthropologue britannique, grand amateur de marche et de violoncelle, dit sa préoccupation à l'égard de contemporains qui croient fièrement pouvoir arrêter le temps qui passe.

Propos recueillis par Juliette Cerf

Photo Benni Valsson pour Télérama

À l'orée de son recueil *Marcher avec les dragons* (2013), l'anthropologue anglais Tim Ingold, spécialiste des communautés d'éleveurs de rennes de Laponie, confie combien le fait d'emmener ses étudiants marcher dans les collines, fabriquer des cerfs-volants ou tresser des paniers en osier fut une façon pour lui de suivre une tradition familiale : celle de son père, célèbre biologiste mycologue, qui, avec ses élèves, partait chercher des champignons en forêt. Partisan d'une *« écologie du sensible »*, chantre d'une *« attention émerveillée »* envers l'élan du vivant, c'est aujourd'hui à ses *« ancêtres »* que le professeur émérite d'anthropologie sociale à l'université d'Aberdeen, en Écosse, dédie son nouvel ouvrage, *Le Passé à venir,* qui remet en mouvement une vision figée des générations. Déroutant, enclin à citer James Bond, un album jeunesse, Gilles Deleuze, Lucrèce ou un jeu comme pierre-feuille-ciseaux, Tim Ingold ne cesse d'être inventif, que l'on pense à ses exquises *Correspondances* (2024), sur la vie d'une pierre, les sons de la neige ou les significations du sol, à son époustouflante *Brève histoire des lignes,* essai qui l'a fait surgir dans le paysage français en 2011, consacré à tous les fils et traces produits par l'activité humaine – marcher, écrire, dessiner, tisser, etc. Ou encore à sa façon iconoclaste de mettre en résonance les « quatre A » que sont l'anthropologie, l'archéologie, l'architecture et l'art, pour faire de sa discipline, expérience toujours en devenir, *« non une étude de l'homme, mais une étude avec l'homme ».* »»



1948
Naissance en Angleterre.

1971-1972
Travail ethnographique sur le peuple Skolt Sámi, en Finlande.

1999
Intègre l'université d'Aberdeen, en Écosse, où il occupe la chaire d'anthropologie sociale.

2011
Une brève histoire des lignes (éd. Zones sensibles, repris en Points Essais).

2017
Faire. Anthropologie, archéologie, art et architecture (éd. Dehors).

Quelle est cette « génération Maintenant » que vous épinglez dans votre livre ?

Je ne désigne par là aucune génération en particulier, ni celle des baby-boomers, ni celle des X, Y ou Z. Mon livre n'est pas une étude sociologique ou ethnographique qui porterait sur un groupe en particulier ou serait située dans un lieu ou une époque donnée. Ce qui m'intéresse, plutôt, c'est l'idée philosophique de génération et la manière dont elle pourrait être pensée autrement que comme cette tranche de temps qui part d'un point zéro, la naissance, puis croît, de l'enfance à la fleur de l'âge, et retombe, enfin, de la vieillesse jusqu'à la mort. Cette vision habituelle crée une séparation, voire creuse un fossé irrémédiable, entre les plus jeunes et les plus âgés. Et là réside, je crois, l'un des grands drames de notre époque. Car au milieu, bien calée entre cette jeunesse et cette vieillesse auxquelles elle n'accorde aucune attention – les uns, jugés vides, ignorants, n'étant pas encore venus, les autres, déjà dépassés, séniles, bons à jeter… –, celle que j'appelle la « génération Maintenant » a réalisé un hold-up sur le présent. Elle a pris les commandes des affaires, fait main basse sur notre vie institutionnelle. C'est elle, et elle seule, qui prend les décisions, occupe les postes de responsabilité et de pouvoir, qu'il s'agisse de la politique, de l'administration, de l'éducation, de la culture, de la santé, etc.

Vous la tenez pour responsable des crises que nous traversons ?

Si tout nous semble aujourd'hui si difficile et catastrophique, n'est-ce pas dû à la façon dont nous envisageons l'avenir ? Avec une autre pensée de la génération, que j'échafaude dans *Le Passé à venir*, je suis convaincu que nous serions mieux à même de faire face aux crises du présent et de retrouver l'horizon d'espoir dont nous avons tant besoin. Alors que notre époque est obsédée par la perspective de la fin du monde, le futur est vu comme un plafond qui risque de nous tomber sur la tête et de nous écraser. Il a tous les atours d'un désastre à venir, parce que la génération Maintenant, confinée et repliée sur elle-même, désireuse d'être la dernière et de ne pas vieillir, croit avec arrogance qu'elle maîtrise le présent dans lequel elle vit, qui lui apparaît toujours meilleur que le passé. Elle croit qu'elle peut arrêter le temps qui passe, pour atteindre les fins qu'elle s'est fixées.

Une illusion ?

Oui, car elle sera elle aussi balayée et remplacée par l'arrivée d'une nouvelle cohorte d'individus. Chaque génération entre en scène pour finir, après avoir joui de sa part de lumière, recouverte par celle qui lui succède et sombrer dans le passé… Dans son analyse célèbre d'*Angelus novus* (1920), l'aquarelle de Paul Klee – un peintre que j'aime beaucoup et qui notait que *« la ligne est un point qui est parti marcher »* –, le penseur allemand Walter Benjamin dépeignait, en 1940, ce tournant catastrophique de la modernité : *« Tandis que le tas de ruines devant grandit jusqu'au ciel »*, son Ange de l'Histoire nous invitait déjà à *« réveiller les morts »*, c'est-à-dire à tourner le dos à l'avenir pour regarder dans la direction de nos ancêtres, qui surgissent alors devant nous. En acceptant que nos vies se chevauchent avec les leurs, nous pouvons ainsi coexister, rechercher avec eux, et non contre eux, la voie à explorer pour co-créer l'avenir, le forger dans la collaboration. Il n'y a ici ni passéisme ni nostalgie, sinon une envie de réparation et de régénération de l'ancien, qui tranche sur le culte du progrès, du neuf et de l'innovation permanente, inhérent à notre époque. Le souvenir est la voie de l'avenir.

C'est l'image de la corde que vous choisissez pour décrire l'entrecroisement de ces différentes existences…

Je compare la cohésion de la vie sociale à la solidité d'une corde, qui serait composée de vies humaines entrelacées. En nous enroulant ainsi, comme des fils – au sens textile et généalogique du terme –, nous nous générons nous-mêmes et les uns les autres. Cette pensée de la génération, au singulier, qui est une pensée de la continuité fondamentale de la vie, s'oppose à celle des générations, au pluriel, qui se présentent comme des couches successives empilées. Une stratification qui se retrouve lorsqu'on assimile cette superposition des générations aux différentes strates rocheuses de l'histoire de la Terre, aux dépôts dans les sites archéologiques, aux documents conservés dans les archives, et même à l'esprit humain et à ses différentes couches cérébrales, des plus primitives, situées en dessous, jusqu'aux plus évoluées, au-dessus. Remplacer, comme je le propose, cette métaphore de la pile par celle de la corde permet de voir les choses différemment et de comprendre que l'élan vital, le processus continu de vie, est créé non par le remplacement des générations, mais par leur incessante collaboration, la vie résidant précisément dans cet engendrement et dans cet excès de vie. *« Les vivants tournent sur eux-mêmes, suspendus au grand souffle de la vie »*, écrivait Henri Bergson, penseur qui compte énormément pour moi depuis ce jour où je suis tombé par hasard sur *L'Évolution créatrice* (1907) dans une bibliothèque – je me souviens même encore avoir éternué à cause de la poussière qui s'était au fil des ans accumulée sur le volume jamais ouvert !

Au modèle généalogique des points, reliés, connectés dans un réseau *(network)*, vous préférez celui des lignes, tressées, ramifiées dans un maillage *(meshwork)*. Est-ce pour faire comprendre ces idées très visuelles que vous aimez recourir à des schémas, à des dessins ?

J'ai deux routines : je marche tous les matins, avant le petit-déjeuner, et je dessine beaucoup dans mes carnets de notes, tant cela m'aide à clarifier mes idées. Les nombreux schémas présents dans *Le Passé à venir* me permettent d'entraîner le lecteur dans le déroulé de mon argumentation, de le faire concrètement participer. J'ai découvert, pour ce faire, une technique qui consiste tout simplement à dessiner un croquis à la craie sur un tableau noir et à le photographier… Cela donne au dessin une vitalité, une texture, une profondeur que n'aura jamais un diagramme généré froidement par ordinateur. Je tiens à ce que l'on sente le travail, le pouvoir d'expression de la main et l'affect propre à l'écriture. J'aime prendre le lecteur par la main, le voir comme un compagnon qui partagerait et ressentirait avec moi le processus toujours en cours qu'est la pensée. Je considère d'ailleurs l'anthropologie non pas comme essentiellement ethnographique, mais avant tout comme éducative. L'éducation et la pédagogie non académiques que je

À LIRE

T T T

Le Passé à venir. Repenser l'idée de génération, traduit de l'anglais par Cyril Le Roy, éd. du Seuil, coll. La Couleur des idées, 240 p., 18,90 €.

HERITAGE IMAGE PARTNERSHIP LTD/ALAMY STOCK PHOTO

« L'élan vital, le processus continu de vie, est créé non par le remplacement des générations, mais par leur incessante collaboration. »



Angelus Novus, 1920, aquarelle de Paul Klee ayant appartenu à Walter Benjamin.

défends reposent ainsi sur le compagnonnage, et non sur la confrontation. L'enseignant et l'étudiant ne sont pas face à face mais côte à côte ; ils doivent, comme les générations enchevêtrées, avancer et regarder dans la même direction.

Ce que vous avez théorisé sous le concept de « correspondance »...

En effet, et je préfère ce terme à celui d'« interaction » généralement utilisé par les sociologues. Interagir, c'est se faire face, chacun étant dans son espace, prêt à négocier selon son identité et son intérêt prédéfinis. Correspondre, au contraire, comme lors d'un échange de lettres ou de mélodies dans une chorale ou un quatuor de cordes, c'est accepter de se lier à l'autre, d'être transformé par lui, en pratiquant et en créant ensemble. Tissu de relations, de trajectoires, de devenirs humains et non humains, le monde est fait de correspondances multiples et simultanées, de choses et d'êtres qui se répondent les uns aux autres, dans leur croissance ou leur mouvement.

L'anthropologie consiste-t-elle à saisir ces correspondances ?

Oui, jusqu'à correspondre avec les choses elles-mêmes, se joindre à elles. L'anthropologie est pour moi une philosophie – et la phénoménologie de Maurice Merleau-Ponty et le pragmatisme de John Dewey m'ont influencé –, dans le sens où les questions que nous posons portent sur la vie et la mort, sur la manière dont nous imaginons et pensons, sur la façon dont nous apprenons et cohabitons. Mais si les philosophes restent souvent enfermés dans leurs livres, les anthropologues, tels que je les conçois, pratiquent leur philosophie dehors, à l'extérieur, au sein du monde. Dans cette relation continue entre notre conscience et les matériaux vivants, c'est l'expérience même du monde qui devient le milieu de notre pensée. La pensée est une activité sensible, qui engage l'esprit, le cœur, la main ; il faut s'y exercer. Comme pour le violoncelle, que je pratique depuis l'âge de 12 ans, et qui est bien plus qu'un passe-temps pour moi. C'est un instrument très physique, très corporel, qui incite à trouver les bons gestes plus qu'à jouer les bonnes notes, et qui m'a aussi appris à chercher une musicalité dans l'écriture, à savoir poser la plume sur le papier. Je suis très attaché à cette rigueur qu'ont les amateurs et les vrais chercheurs, portés par l'amour de leur objet, par un souci du soin et de l'engagement.

Quelle place occupe plus largement l'art dans votre pensée ?

Je crois que l'art a une responsabilité très particulière pour nous faire observer et apprécier la beauté du monde dans lequel nous vivons. Or une grande partie de l'art contemporain crie, à juste titre, son désespoir face à l'horreur des choses, face à l'oppression, à la brutalité, face aux discriminations, aux injustices, aux génocides, aux violences en tous genres. Le problème est que cet art a perdu son amour du monde, son aspiration pour lui. Je reviens sans cesse à cette idée d'*amor mundi*, élaborée par Hannah Arendt, qui prédisait, après la Seconde Guerre mondiale, que seul le fait de retomber amoureux du monde pourrait inspirer les générations à venir et leur offrir un espoir de renouveau. À nous de décider, avertit-elle, *« si nous aimons assez le monde pour en assumer la responsabilité »*... L'art tire son impulsion créatrice du monde et l'un de ses rôles est de nous inspirer pour lui le même amour que celui que les parents devraient inspirer à leurs enfants. Seul l'être humain a cette capacité affective et cette responsabilité artistique de pouvoir tisser des histoires d'autres vies que la sienne pour en faire une Histoire pour le monde ●